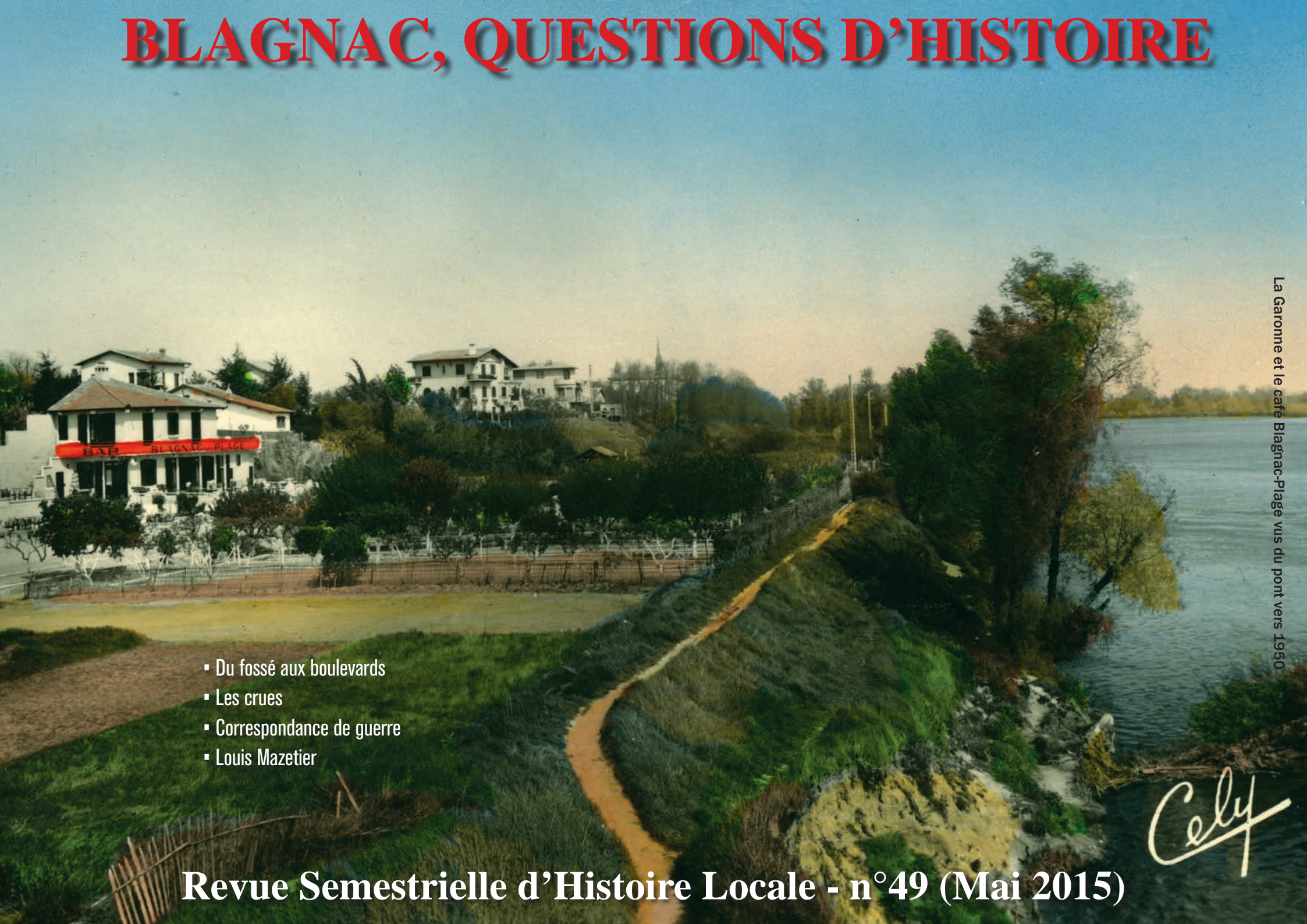


BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE



- Du fossé aux boulevards
- Les crues
- Correspondance de guerre
- Louis Mazetier

Revue Semestrielle d'Histoire Locale - n°49 (Mai 2015)

Cely

Correspondance de guerre d'Auguste Pressac

Les correspondances de soldats nous permettent de voir la guerre au quotidien telle qu'elle a été vécue par les combattants et de découvrir des personnalités attachantes. Auguste Pressac montre le sort des mobilisés les plus âgés à travers un récit d'une grande sensibilité.

Auguste Pressac est né à Blagnac en 1875.

A 20 ans, lorsqu'il passe le conseil de révision, il se déclare cultivateur-roulier ; il abandonne cette deuxième activité avant son mariage.

Il épouse le 6 juin 1903 Germaine Meliorat, une Beuzelloise.

Il a 2 enfants : Jean, né le 17 août 1904 et Françoise, née le 18 août 1911.

Il est mobilisé le 3 août 1914 et part pour le front avec le 283^e RI ; il a 39 ans, il se considère comme un vieux troupier ⁽¹⁾.

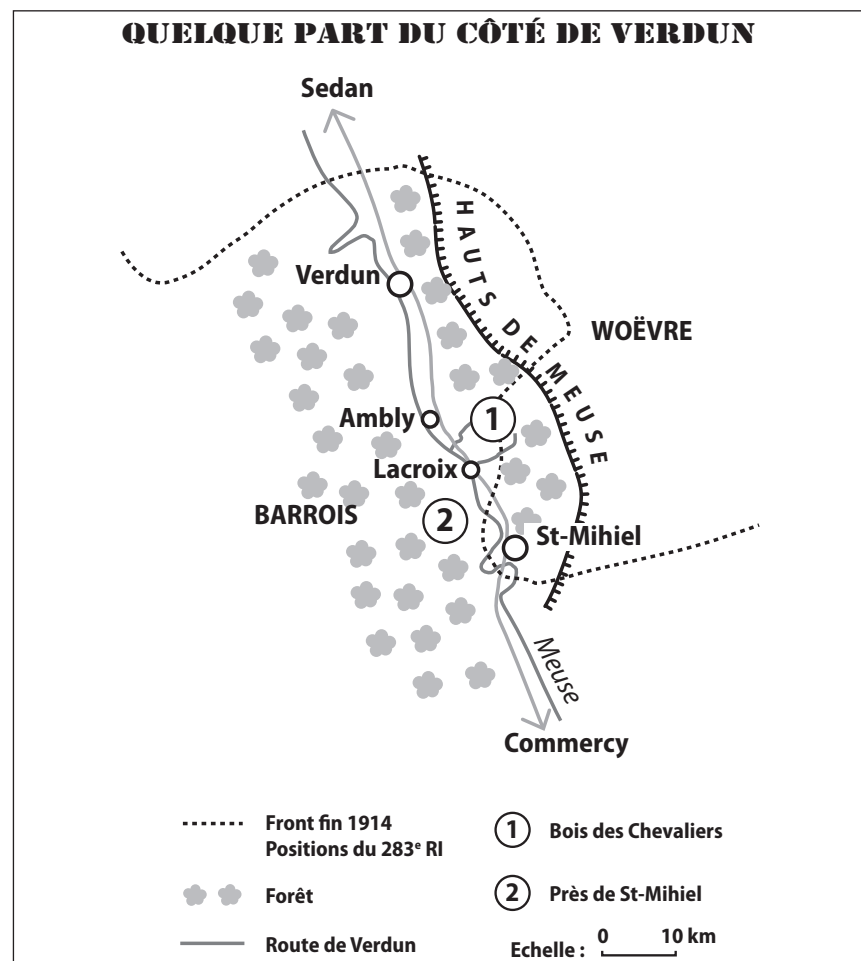
Nous n'avons de lui aucune image, seulement la description un peu sèche de sa fiche matricule militaire : 1 m 67, cheveux bruns, visage ovale, yeux châtain, nez long, bouche moyenne et menton rond.

Une petite partie de sa correspondance a été conservée par sa famille ; elle couvre 6 mois de mai à novembre 1915 ; les lettres fréquentes en mai se raréfient les mois suivants : hasard de l'archivage familial sûrement !

La correspondance est adressée essentiellement à sa femme Germaine à qui il écrit fidèlement à moins d'une impossibilité absolue ; il répond à son fils Jean dont il déplore la flemme pour écrire et à la très volontaire Françoise qui entend participer aux échanges épistolaires malgré son très jeune âge et ses compétences en écriture limitées. Il écrit aussi à sa belle-famille.

En mai 1915, Auguste Pressac est en Lorraine, quelque part du côté de Verdun ; plus tard, il précise : *"Nous défendons deux vallées parallèles et une route qui aboutissent à la vallée de la Meuse et à la grande route de Verdun"*. En effet, le 283^e est depuis fin 1914 sur les Hauts de Meuse,

►
Quelque part du côté de Verdun



6279. Guerre 1914 - Batterie d'artillerie de 75 mm. sur les Hauts de Meuse



S. FARGES, EDIT. - LYON

au Bois des Chevaliers. En juillet-août, il part pour le secteur de St-Mihiel puis revient au Bois des Chevaliers en septembre.

Depuis novembre 14, Auguste a découvert la guerre ; il en a perçu le caractère nouveau : *“Cette lutte des tranchées n’est rien de commun avec la guerre des débuts. C’est peut-être plus meurtrier sans avoir les mêmes résultats. Il faut des sacrifices d’hommes pour enlever quelque position avantageuse.”*

Il relate sa propre expérience de fantassin : *“Dans notre région, il vient d’y avoir quelques journées de bataille. L’ennemi a violemment bombardé les tranchées à 3 ou 4 kilomètres à notre gauche et puis attaqué avec l’infanterie en masse ; il a été repoussé avec des pertes énormes. D’un peu plus, nous allions renforcer les nôtres ; nous n’avions qu’à mettre le sac.”*

Il commente aussi les nouvelles que donnent les communiqués de guerre et les journaux ; il en répète les informations triomphales.

Il passe en revue les différents théâtres d’opérations, en France : *“Du côté d’Arras, il y a eu une bataille acharnée pour des prises de position formidables. Tout a réussi pour nous ”.* Il commente aussi la situation à l’étranger ; il se réjouit de l’entrée en guerre de l’Italie : *“Ça ne grise pas les Boches ni les Autrichiens, leur ancienne alliée tournée à présent contre eux”* d’autant que l’allié russe contient les Allemands : *“Dans la Galicie, il y a eu dernièrement une bataille gigantesque. D’après les récits des journaux, les Allemands y auraient sacrifié des centaines de mille hommes. Il est évident que les Russes en ont perdu aussi. Ils tiennent bon quand même et même à présent, ils ont l’avantage”.* Il s’inquiète des effectifs qu’il faut envoyer dans les Balkans, *“Toujours des complications qui ne rendent pas le conflit moins sanglant”.*

Il pense fermement qu’il faut punir l’Allemagne ; elle veut dominer le monde, est l’ennemi de nos progrès et de notre liberté. Les Alliés l’emporteront : *“La victoire pourra être coûteuse mais j’ai la conviction que nous l’aurons. Peu à peu, lentement mais sûrement, le cercle se resserre sur eux et malgré leurs furieux efforts, ils n’en sortiront pas, ils croient nous terroriser avec leurs gros canons et leurs bombes mais nous y sommes habitués et nous ne nous sauvons pas quand même. Notre artillerie leur pousse des visites inattendues, surtout le 75 ; quand il commence à gronder, ils n’en mènent pas large.”*



Si les nouvelles générales sont bien présentes dans les lettres, les nouvelles personnelles en sont quand même l’essentiel car Auguste veut avant tout tenir Germaine au courant de sa vie et de sa santé.

Sa vie se déroule dans une région bien étrangère à son Midi natal : forêt omniprésente, retard de la végétation, cultures différentes ainsi pas de vignes, pas de fruits hâtifs, ni fèves, ni pois, il n’y a que des fruits d’automne !!!

Elle le met en contact avec des compatriotes, issus d’autres régions, Auguste constate alors la drôlerie des échanges culturels: *“Naturellement, nous nous trouvions assez souvent avec des régiments du Nord et je te réponds, chère Germaine, qu’ils nous ont chopé nos jurons accoutumés. Ainsi que dernièrement, passant à côté d’un autre, ils ont commencé à nous crier doucement “Macarel, fil de puto”, ça nous a fait rigoler. C’est comme*

Le 31 août 1918

Mon cher Jean

Je suis très satisfait que tu t'occupes avec Françoise et que tu aies les meilleures attentions pour elle. Elle te te rendra par son attachement tout embourbé c'est à dire qu'elle se plaindra à aller avec toi beaucoup plus que si tu étais toujours et méprisant pour son jeune âge.

Applique-toi à l'écriture et écoute ta mère qui a plus besoin de ton obéissance que si j'étais - la moi-même.

Je comprends que tu aimes à t'amuser, c'est ton âge mais il faut aussi se rendre utile lorsqu'on peut. D'après ta dernière photographie tu es beaucoup grand, et bien tu dois augmenter aussi en raisonnement. En fin de partie de la France de demain et il ne faudrait pas que les Boches, après nos souffrances, nous fassent de nouvelles vexations et nous ramènent à l'étranger puisque ce sont des ennemis de nos progrès et de notre liberté.

Adieu mon cher fils, ne me de ton père les plus tendres baisers aussi que ta mère occupe.
J'écris de demain pour ta mère.

les Béarnais qui disent toujours *“Dious biban”*.

Sa vie se partage entre les lignes d'avant et la forêt à l'arrière ⁽²⁾.

Sur sa vie à l'avant, Auguste donne finalement peu de détails.

On peut penser que c'est là où il se met à la dernière mode de l'armée : fabriquer des bagues avec l'aluminium récupéré des obus . Il se propose d'en fabriquer une pour sa femme mais préférerait lui apporter sain et sauf au lieu de l'envoyer. De toute façon, Germaine apprendra ce qu'est la vie dans les tranchées par des permissionnaires !!! Une évidence quand même, il vaut mieux ne pas être fantassin...

Il est plus prolix sur la vie à l'arrière, au bois ; on y est plus ou moins tranquille selon la proximité des premières lignes. Avec le printemps, la forêt devient un joli cadre de verdure ; Auguste en apprécie les ombrages, les ressources en eau qui permettent de laver le linge et le corps, les champignons qui améliorent l'ordinaire, les oiseaux qui chantent malgré le canon mais il souligne aussi l'isolement, la rareté des villages, leur tristesse avec leur population de vieillards, de femmes et d'enfants et le peu de loisirs et de produits qu'ils offrent à la troupe : *“Le vin que l'on y trouve est cher, tout y est cher”*. Une lettre, fin juillet quand le régiment est près de St-Mihiel, est particulièrement amère : *“Jamais nous n'entendons les cloches d'un village, jamais un café, jamais un restaurant, rien de la vie d'un soldat en temps de paix même en manœuvres.”* Les colis sont les bienvenus qui apportent jambon, saucisson, chocolat, menthe, tabac, savon, serviette de toilette-éponge, caleçon, mèche à briquet ; pour les billets de cent sous, Auguste indique quand ils sont inutiles qu'il n'y a rien à acheter !!!

A sa nouvelle vie, Auguste s'est adapté plus aisément qu'il ne l'aurait cru. Le tempérament plie. Alors qu'à la maison il était assez fragile et supportait mal les nuits blanches, il est un de ceux qui ont tenu le plus bon aux fatigues et au mauvais temps. Et il ne compte plus les nuits sans sommeil auxquelles il a fini par s'habituer. Mais le corps n'est pas d'acier, les fatigues s'accumulent et puis il ne rajeunit pas... De toute façon, il vaut mieux ne pas être malade car il faut l'être assez pour se faire évacuer ou bien ici on n'a aucun soin ; par conséquent, mieux vaut se bien porter... La chance veut qu'il en soit. Il souligne

donc régulièrement sa bonne santé qui se manifeste par un solide appétit... Tout ce qui vient nourrir celui-ci est apprécié, les victuailles reçues de Blagnac comme les bonnes surprises de la popote militaire qui, un jour d'octobre, sert un bouillon si délectable qu'Auguste croit à une erreur des cuisiniers !!!

On s'habitue certes mais il y a des moments où Auguste trouve cette vie détestable à force de monotonie (on suppose qu'il est à l'arrière). Le réconfort vient alors de la présence des camarades, ceux avec lesquels on a servi autrefois au 59^e RI à Foix et des rencontres au hasard des cantonnements, à Ambly par exemple, avec des Blagnacais ; avec tous ceux-là on peut parler d'autrefois, d'aujourd'hui, de la vie ici et de la vie là-bas... Et le temps se tire.

La vie là-bas, Germaine l'apporte dans ses lettres dont le contenu transparait à travers celles d'Auguste. Entre eux, s'établit un dialogue permanent à propos des enfants, de la ferme et du village.

Germaine dit les faits et gestes des enfants, envoie à l'occasion une photo ; Auguste voit combien Jean a grandi : il est à l'âge de la première communion, mieux vaut qu'il la fasse plutôt que d'attendre le retour hypothétique de son père ; Jean écrit un peu plus volontiers et ses lettres montrent quelques progrès ; Auguste s'en réjouit et admoneste son fils : il doit devenir plus raisonnable, écouter sa mère et rendre des services. Quant à Françoise, elle est à l'âge de l'amusement, mais commence peut-être à faire ses prières. Quelle chance a Germaine de les avoir, de s'en distraire !!!

A ses chers aimés, Auguste dit combien ils occupent ses pensées : *“Il ne se passe pas d'heure sans que ma pensée ne se porte vers vous, même quand je dors, vous passez presque toujours dans mes rêves et alors quand je me réveille, je me retrouve bien loin de vous.”* La réciproque est vraie : *“Je comprends très bien que tu songes souvent à moi, chère Germaine, me sachant en danger et puis pour beaucoup de choses l'absence doit avoir ses effets. Ce n'est que lorsqu'on ne les a pas, ceux qu'on aime, qu'on reconnaît ce qu'ils valent”*... Petite pique peut-être ? *“Ne t'inquiète pas de ma*

situation... Il n'arrivera que ce que Dieu voudra".

Germaine rêve d'une photo d'Auguste mais trop difficile, il faut avoir à côté de soi quelqu'un ayant un appareil et sachant s'en servir... Elle rêve encore plus d'une permission ; ce souhait ne risque pas d'être satisfait dans l'immédiat... La priorité est à ceux qui sont sur le front depuis le début de la guerre et la file d'attente des permissionnaires est longue.

Germaine raconte le travail de la ferme ; elle consulte son mari sur le choix des cultures mais ne suit pas forcément son avis : *"Je t'avais dit qu'il fallait mettre du blé à St-Martin... Il serait venu aussi bien que l'avoine et peut-être mieux ; enfin tant pis"* et *"pour les brocolis, je voulais te dire si tu en avais semé pour pouvoir en manger seulement"*. Auguste s'inquiète du temps trop humide qui compromettra le séchage du fourrage ou qui permettra de faire les semailles dans de bonnes conditions s'il reste beau. Il s'enquiert du calendrier des travaux : *"Vous devez être en train de charrier la gerbe... Avez-vous rentré le sainfoin ?"* Il aimerait tellement y participer : *"C'est la bonne saison pour la campagne par ce qu'on travaille à son aise, légèrement vêtus, des sandales et le chapeau sur la tête ; on est allègre. Je préférerais être dans ces conditions que dans l'état actuel"*. Il constate avec plaisir que les récoltes se vendent assez bien, ainsi la famille ne manquera pas d'argent.

Son souci est d'épargner de trop grandes fatigues à Germaine ; il ne faut pas écouter le travail, il faut ménager sa santé, c'est le bien le plus précieux : *"Pour le travail, si tu m'écoutes, tu seras rarement surmenée sans que tu y perdes en production"*.

En dehors du cercle familial, toutes les nouvelles sont encore des nouvelles du front. Germaine et Auguste se renseignent mutuellement sur les camarades de combat. Quelle chance pour celui qui est détaché en usine ⁽³⁾, pour ceux qui sont dans des secteurs calmes ou qui sont moins exposés que les fantassins. D'autres, on ne sait rien ; l'angoisse est palpable... D'autres, on sait. Auguste se désespère : *"Toujours de nouvelles pertes à Blagnac, pauvre jeunesse, au printemps de leur vie, falloir mourir de la sorte ou si l'on vit la moitié estropiés ou mutilés"*. Cela signifie des familles presque anéanties, des terres

incultes et des inégalités entre ceux qui profitent de la guerre et ceux qui en pâtissent... Quand les deuils les touchent particulièrement, Auguste rappelle à Germaine que la vie est une longue suite d'épreuves ; seule la rayonnante jeunesse ne le sait pas encore .

Pour quand le retour à la vie là-bas ? Auguste ne sait pas ; en juillet, il constate qu'il a déjà servi 4 ans dont 3 à la caserne et ça n'est pas fini ; il calcule que le gouvernement tient les civils à disposition au moins la moitié de leur existence ⁽⁴⁾ : *"C'est cette tyrannie des souverains de presque tous les pays qui malheureusement sont les maîtres des peuples, par leur faute même : je veux dire que nous le peuple soit d'un pays soit de l'autre sommes trop indifférents aux choses politiques en temps de paix, soit présentes, soit pour notre avenir. Et aujourd'hui, tous les peuples engagés, nous le payons bien cher. Ce sont des leçons qui devraient être profitables"*. Ont-elle profité à Auguste ?

Après octobre 1915, nous n'avons plus qu'une seule lettre datée de décembre 1916. Auguste a eu des permissions qui ont laissé Germaine et Jean dans la tristesse ; il a mesuré combien les civils s'accommodent de la guerre... : *"Nous savons bien qu'à l'intérieur, on se moque pas mal de nous pourvu que les Boches soient semés là ; je ne dis pas ça pour toi parce que je crois sincèrement que les épouses pour la plupart et les mères de ceux qui sont au front sont dans l'inquiétude ... Je n'ai jamais douté de ton amour... Je te serre sur mon cœur"*.

Auguste a terminé la guerre dans une section d'infirmiers, a été démobilisé le 8 janvier 1919 et libéré définitivement de ses obligations militaires le 10 novembre 1924.

 **Christiane Combelles**

NOTES :

⁽¹⁾ Tous les textes en italique dans le texte sont des citations d'Auguste Pressac.

⁽²⁾ Les cartes montrent que le front est aussi dans la forêt.

⁽³⁾ A partir de 1915, on prend conscience que la guerre se gagnera aussi grâce à la production industrielle ; des soldats sont renvoyés dans les usines d'armement en raison de leurs compétences. Auguste annonce le départ pour Bordeaux d'un camarade mécanicien.

⁽⁴⁾ La loi de 1913 a porté les obligations militaires à 28 ans ; après un service militaire de 3 ans, les hommes sont mobilisables jusqu'à 48 ans.

SOURCES et BIBLIOGRAPHIE :

Archives Municipales Blagnac : Fonds Ducatel

Lettres de l'oncle Pressac

Généalogie de la famille Meliorat.

Archives Départementales 31 :

Registres matricules Bureau de Toulouse 1895.

Internet :

Georges Louis : Historique du 283^e RI : guerre de 1914-1918

Gallica.bnf.fr

Cartes des Hauts de Meuse.